

crit que j'ai soumis à mon humble, mais sincère critique. Je vois, par la conduite que vous avez tenue lors de l'assemblée de St-Jérôme et par le voyage inattendu de sir John A. Macdonald en Angleterre, que, sur ce point, les membres du gouvernement savent joindre l'exemple au précepte. Je n'insisterai pas sur le fait qu'il y a un degré de la prudence qui devient de la pusillanimité. Je me borne à vous dire, en terminant, qu'un gouvernement qui fait évader ou qui fait pendre un homme par calcul électoral, se montrant par ce fait capable de tout, n'offre aucune garantie de sécurité à la nation, et que la suprême prudence pour celle-ci consiste à s'en débarrasser au plus tôt.

Vous avez sans doute trouvé dans le cours de cette *Réponse* des expressions dures portées à votre adresse. J'ai à faire ici, avant de signer ces lignes, une distinction explicative que vos propres amis n'ont pas su faire et que je n'aurais pu placer dans le corps de mon travail sans paraître me livrer à des subtilités indignes de vous et de moi. J'établis une différence absolument tranchée entre monsieur Chapleau, partienlier, et l'honorable monsieur Chapleau, ministre. C'est ce dernier que j'ai voulu attaquer, non pas l'autre sur les qualités individuelles de qui je suis suffisamment édifié pour n'avoir autre chose que des éloges à lui décerner. Vous êtes en ce moment l'incarnation d'une politique que je condamne et qui s'est clairement inspirée des théories de Machiavel, que je méprise, des tendances à l'absorption de Richelieu, que j'exécra, et du sanguinaire despotisme de Napoléon, que j'abhorr. J'admire la haute capacité de génie de ces *grands hommes*, mais il m'est impossible de les considérer autrement que comme des fléaux de l'humanité. Je ne vous infligerai pas l'outrageante ironie de vous comparer à ces géants de l'idée tyrannique; je constate seulement que vous vous êtes passionné pour leurs tendances et que ce sont les principes sortis de cette admiration funeste qui sont la cause de toutes les fautes criminelles que je vous ai reprochées et même de tous les défauts particuliers que j'ai en la téméraire loyauté de signaler chez vous. Avec d'autres principes—les bons—et les puissants moyens d'ascendance qui vous ont été départis, vous seriez—en faisant les sacrifices quelquefois durs de l'apôtre réellement épris de ses convictions—devenu grandement admirable; vous avez préféré être facilement admiré. Tout cela tient plus à votre éducation politique qu'à vos dispositions naturelles. Et c'est une grande infortune pour vous en même temps qu'un grand malheur pour votre pays.

Agréez, monsieur le ministre,

l'expression de mon entière réprobation de votre œuvre administrative et l'assurance de ma parfaite considération pour votre caractère privé.

ERNEST TREMBLAY.

St-Hyacinthe, décembre 1885.